

ditions d'existence et de progrès dans ce pays. Il sait que s'il occupe en ce moment le siège archiepiscopal de Québec, et si la religion est parvenue à un si haut degré de splendeur, c'est grâce au zèle intelligent des évêques, ses prédécesseurs, qui, comprenant la situation du pays et l'esprit de la religion, ont su éviter le bruit et l'éclat des luttes politiques et religieuses, au sein de nos parlements. C'est grâce à l'habileté, à la modération et à la sagesse surtout de Monseigneur Plessis, qui était non-seulement un homme saint et zélé, mais encore un homme de génie.

« Nous avons autant le droit de publier notre programme religieux qu'on a celui de publier des programmes annexionnistes !!! »

Ce sont des catholiques qui disent cela, en face des déclarations contraires des chefs de l'église, comme nous l'avons dit plus haut. Ce sont des hommes intelligents qui osent faire un pareil rapprochement, dans un langage plein d'ironie pour l'archevêque ! C'est l'Ordre, un journal libéral, qui pendant plusieurs années a combattu plus ou moins directement l'intervention du clergé dans les affaires politiques, c'est lui qui reproche aujourd'hui à notre archevêque de ramener complètement l'église dans la voie glorieuse que les conciles lui ont tracée !

Bien plus ceux qui secouent si légèrement le joug de la première autorité catholique en ce pays sont les mêmes qui depuis dix ou quinze ans accablent d'humiliations et poursuivent de leurs anathèmes les membres de l'Institut Canadien, révoltés contre l'évêque diocésain ; et qui ne se gênent pas même, de faire des allusions plus ou moins blessantes à l'attitude du Séminaire de St. Sulpice, à l'égard de Mgr de Montréal.

Mais ne soyons pas trop sévères à l'égard de ces messieurs dont plusieurs n'étaient sans doute inspirés que par le désir de travailler au bien du pays et de la religion. Malgré tout l'esprit d'abnégation qu'on peut avoir, on ne renonce pas sans douleur à des idées favorites à des projets dans la forme plutôt que la bête était mauvaise et dangereuse.

Finiissons par une comparaison qui nous paraît juste à leur égard.

Ce sont de braves soldats, ou si l'on veut de jeunes et intelligents officiers qui, dans leur désir de se signaler laissent leurs rangs et engagent la bataille sans attendre les ordres de leurs chefs, au risque de compromettre la cause pour laquelle ils combattent. C'est la comparaison la moins agréable qu'on puisse faire à leur égard.

Le Journal de Québec est venu à son tour combattre la croisade de nos confrères dans des articles vigoureux, appuyés sur une autorité qui tranche la question de la manière la plus complète et prouve la sagesse de la position prise par Mgr Taschereau. Cette autorité est celle de l'illustre évêque de Langres, qui condamnait en 1850, dans les termes les plus énergiques, un mouvement semblable à celui qui se produit au milieu de nous. Écoutez :

Jamais surtout nous n'avons entendu qu'un journal catholique, fut-il rédigé par des prêtres, discuterait les choses mêmes purement extérieures de l'Église, comme d'autres journaux discutent les choses de l'État.

Les journaux catholiques n'ont-ils pas pris tout d'abord un parti absolu ? Lorsque l'Église se taisait, n'ont-ils pas dicté avec empire la conduite à tenir exclusivement ? Et plusieurs d'entre eux n'ont-ils pas été jusqu'à charger des plus durs reproches, quelquefois même des condamnations les plus effrayantes, ceux qui paraissaient vouloir suivre une autre voie, ou même ceux qui manifestaient encore de l'indécision ?

Il y a plus : on a pris à parti l'épiscopat lui-même. On y a fait des catégories ou plutôt, sans occuper du scandale qu'on pouvait produire parmi le peuple, on a partagé les évêques en plusieurs camps ; on les a fait parler, même quand ils ne le voulaient pas, les uns contre les autres ; et, probablement sans s'en rendre bien compte, on a exploité les noms, les paroles, les écrits des évêques au profit d'opinions personnelles dont cependant on ne pouvait pas être sûr, puisqu'il s'agissait d'une certaine conduite à tenir et que l'Église ne se laisse imposer sa conduite par qui que ce soit.

Plus loin, Mgr de Langres ajoute :

Le journalisme ne deviendrait-il pas un véritable danger par son intrusion anticipée, précipitée, passionnée dans cette partie du gouvernement de l'Église qui touche à ses rapports avec les pouvoirs publics.

Si après cela la lutte continue, si on n'ouvre pas les yeux, il est inutile de dire ce qu'il faudra penser des auteurs du programme et de ceux qui oseraient y souscrire. Jamais nous n'aurons eu dans le pays une démonstration plus frappante des abus que peuvent produire les exagérations d'une religion mal comprise ou dénaturée par l'ambition : jamais aussi nous n'aurons mieux compris le bonheur et l'importance d'avoir à la tête de l'Église, dans de pareilles circonstances, un homme comme Mgr Taschereau. Sur cette question comme sur les autres, nous avons voulu dire, une fois, avec toute la modération dont nous avons été capable, notre pensée. Nous n'aurons pas besoin d'ailleurs d'y revenir, car lorsque le prochain numéro de notre journal paraîtra, la lutte sera finie. Le « Courrier du Canada » a déjà fait son devoir, nos autres confrères le feront sans doute.

L. O. DAVID.

L'EMIGRATION.

FICTION ET RÉALITÉ.

Nos Patriam fugimus
et dulcia linquimus arva.

Au moment où la fièvre de l'émigration sévit, d'une manière alarmante, sur la population de nos campagnes canadiennes, il est du devoir des Canadiens émigrés de bien faire connaître leur position depuis qu'ils ont abandonné le sol natal.

Disons tout d'abord, comme préambule, que si nos habitants du Canada n'étaient point trompés par certains correspondants de journaux, sur les prétendus avantages de l'émigration, l'exodus ne serait pas aussi considérable et il en coûterait moins de larmes et d'angoisses à un grand nombre de familles émigrées. Beaucoup de journalistes ont écrit sur l'émigration, plusieurs ont bien dit, un grand nombre se sont trompés. Le Professeur Langelier, d'après sa lecture sur les Canadiens émigrés, nous paraît avoir observé plus et mieux que les autres. Mais comme le lecteur n'a pas passé dix jours au milieu de ses compatriotes émigrés et que d'ordinaire, on sait toujours conduire un étranger d'une telle position chez les amis à l'aise, il n'a pu, dans les circonstances, saisir toutes les nuances de la position sociale, matérielle et religieuse des Canadiens aux États-Unis. Comme nous avons visité à peu près tous les grands centres où se trouvent nos compatriotes, que nous avons interrogé et observé, il nous est possible de faire connaître l'exacte vérité sur ce que nous avons vu et entendu. Puisse ces quelques observations faire réfléchir un grand nombre et leur faire comprendre qu'il vaut mieux vivre au pays, jouir du commerce et des relations de ses compatriotes, dans une modeste aisance, que de venir aux États dépenser ses forces, son énergie, au service des étrangers, dans une jouissance purement matérielle et loin des lieux de son enfance.

Nous ne parlons ici que de ceux qui émigrent sans nécessité absolue, qui pourraient vivre au Canada sur le patrimoine de leurs ancêtres, et qui font la folie de venir demander le pain à l'étranger. Car il faut distinguer deux espèces d'émigrés. Les uns ont été poussés par la nécessité, par l'indigence, par le manque d'ouvrage dans la route de l'exil, les autres par pur esprit d'aventures. Les premiers sont excusables, on les estime ; les derniers ont manqué de patriotisme, et doivent racheter leur faute en retournant le plus tôt possible cultiver leurs terres.

Pourquoi, dans quel but ces canadiens émigrent-ils aux États-Unis ?

Pour faire fortune.

Ils n'ont que cette perspective devant eux : s'enrichir. Comment ? Par le travail vendu à l'étranger. Lorsqu'on a été éprouvé par des revers, que l'adversité nous a visité, que nos affaires sont embarrassées, nous n'avons pas le courage d'offrir nos services à nos amis, à nos compatriotes ; le respect humain parle plus haut chez nous que l'amour du sol natal ; nous aimons mieux subir la volonté d'un bourgeois ou fermier américain que celle d'un Canadien. Demandez aux anciens émigrés canadiens de la Nouvelle-Angleterre ce qu'ils pensent de l'émigration. La très-grande majorité vous diront que s'ils avaient parcouru le Canada en tous sens comme ils ont fait dans les États-Unis, ils auraient pu y trouver de l'ouvrage et un salaire aussi élevé qu'aux États-Unis en proportion de la cherté de la vie ici. Nous n'ignorons pas que relativement, les progrès sont plus lents au Canada qu'aux États-Unis, que les manufactures y sont rares ; aussi nous ne voulons point blâmer les ouvriers émigrés. Nous pensons bien qu'ils ne pourraient guère se placer dans des fabriques du genre au Canada. Mais les cultivateurs qui entraînent leurs familles aux États-Unis, des familles de huit ou dix enfants, qui peuvent rendre de bons services sur une ferme, les cultivateurs qui mettent leurs propriétés en fermage pour venir courir l'Amérique ; ceux-là ont tort, sont grandement coupables. Leur fuite de leurs champs fertiles est d'un mauvais exemple pour l'ouvrier ou le fermier qui lutte avec courage avec patriotisme contre les difficultés de la vie. La plupart quittent des demeures bien garnies, des ménages bien montés pour venir habiter des espèces de bouge où l'exiguïté du logement est une cause de maladie. Visitez les villes manufacturières, demandez les demeures des Canadiens, entrez chez vos compatriotes ; vous y verrez bien la propreté de la ménagère canadienne, la franche et bienveillante hospitalité des ancêtres, mais vous serez étonnés qu'une famille de dix personnes puisse se loger dans trois ou quatre petites chambres. Examinez le mobilier, tout est propre, mais de peu de confort. Si on nous avait proposé un tel ameublement, un tel logis au Canada, jamais nous n'aurions voulu y entrer, et cependant ici on se complait dans ces greniers dans la seule espérance de faire fortune.

Si nous avions vécu de même, si nous avions travaillé au service des autres, nous aurions pu amasser la même fortune au Canada, car le travail, l'énergie alliés à l'économie, à la privation, réussissent partout.

Nous avons pour but dans ces remarques de démontrer la fiction par la réalité ; voyons donc quelle est cette fiction. On croit, en venant aux États-Unis, trouver un pays de cocagne, aux ruisseaux de lait et de miel. Quelques émigrés, à qui la fortune a souri, écrivent à leurs parents, à leurs amis que tout est rose aux États, que l'ouvrage abonde, que l'argent est facile à gagner, que pour eux ils sont bien mis, qu'ils vivent bien, que le petit José-Charles, qui est monté il y a un an, est bien habillé, qu'il s'est acheté un beau chapeau de castor et une montre, qu'il fait le monsieur, etc. Ceux qui reçoivent ces détails croient pouvoir faire fortune en émigrant. L'ami ou le parent doit être responsable de l'infortune de ces gens, s'ils ne réussissent pas, car dans cette lettre, il ne faisait point voir le revers de la médaille. Il ne disait pas qu'ici la vie est chère, que les logements sont des taudis pour la plupart, à moins de payer de \$18 à \$25 par mois de loyer ; que la santé des enfants déperit de jour en jour dans les moulins ; que le système de pension dans les corporations ou compagnies, où les jeunes gens des deux sexes sont agglomérés par troupe de 20 à 30, est dangereux pour la morale.

D'autre part, l'agent d'un journal de Montréal, prêchant l'annexion, ayant envoyé à sa feuille quotidienne une foule de lettres où les prétendues richesses des Canadiens émigrés étaient évaluées à des chiffres ridicules et par être trop élevés, il y eut par là déception. Il est malheureux que ce journal ait été ainsi induit en erreur par son correspondant, qui lui aussi avait peut-être été trompé par son zèle à trop encourager ce qui doit être déploré, l'émigration. Ces fameuses correspondances, où l'on exaltait la position des canadiens émigrés, où l'on estimait la richesse d'un homme à \$20,000, lorsqu'il était propriétaire d'une maison sur laquelle il n'avait en-

core payé que \$2000, ces correspondances ont dû avoir pour fruits d'empirer le mal qui menace de nullifier la province de Québec au point de vue des intérêts Canadiens-français.

C'est ainsi qu'on se fait une idée de la position des Canadiens aux États-Unis. Certains journaux qui désirent l'annexion citent en faveur de ce changement, ces richesses, cette aisance des Canadiens émigrés.

L'Événement de Québec est de ce nombre. Connait-on bien cette position, ces richesses, cette aisance ? sait-on à quel degré les Canadiens sont vus ici ?

Vis-à-vis des Américains, à leurs yeux, que sont les Canadiens ? S'est-on posé cette question ?

Quelle est notre position sociale ? Comptons-nous pour quelque chose dans le rouage de l'administration ? Non, pour rien. Nous ne sommes que des étrangers pour les Américains. Ils nous tolèrent, voilà tout. Nous avons de l'ouvrage parce que nous sommes de bons ouvriers, de bonnes mains comme ils disent. Travaillez à côté d'un Allemand, d'un Américain, moins capable que vous, l'Allemand ou l'Américain aura un prix plus élevé que le vôtre. On spéculé sur nos besoins, on va au Canada chercher les Canadiens pour remplacer des Américains, des Irlandais, parce qu'on les paie moins cher et qu'ils travaillent plus et mieux.

(A continuer.)

CAUSERIE.

Nous partions, deux amis, un beau jeudi de la fin de septembre ; c'était charmant de lumière pure, de fraîcheur, de mots vifs et de franche gaieté.

Voilà pour jusqu'à Ste. Flavie, où commence ce fameux chemin qui s'appelle « Métapédiac » et dont la confection ne couta que la bagatelle de \$184,948 et 9 centins !

Un lunch assaini nous remet en route, et nous filons sur ce chemin splendide qui grimpe d'abord sur les hauteurs des terres de cette immense péninsule qu'on appelle la Gaspésie, puis redescend dans la vallée de la Baie-des-Chaleurs.

Nous apercevons bien quelques figures drôles sur la route ; mais du train que nous y allions, elles devenaient excessivement passagères ; le temps de sourire, voilà tout.

Donc, nous parvenons au vingt-troisième mille, il était huit heures du soir : là nous trouvons toute une colonie de St. Amands occupés à fonder la paroisse de St. Moïse, qui doit son nom à la mémoire des immenses services rendus à la colonisation de cette portion du pays par le regretté curé de Ste. Flavie, M. Moïse Duguay.

Il n'est pas besoin de dire que nous bénéficions de tout ce que la qualité d'hôte peut procurer dans cette contrée reculée et naturellement pauvre encore. Je ne pourrais, sans manquer à la gratitude la plus élémentaire, passer sous silence la force, l'énergie et la volonté ferme de surgir que montrent les quelques familles qui ont osé aller jeter les bases d'une paroisse nouvelle, destinée, j'en suis sûr, à beaucoup d'avenir.

À deux heures du matin, par la nuit la plus noire que l'œil humain puisse rencontrer, noirceur qui ne nuisait en rien du reste à la vélocité du bipède locomoteur non plus qu'à la gaieté intérieure de la voiture, nous refilons à quelque douze milles plus loin.

Enfin, le regard habitué aux ténèbres croit apercevoir les pâleurs de Peau ; c'était le lac Métapédiac si vanté. Nous étions chez Brochu, style voyageur. Inutile d'ajouter que c'est tout ce que nous avons vu du lac ce matin-là.

À neuf heures nous déjeunions chez Fréchette—pas celui du Mountain Hill de Québec, mais celui de l'extrémité sud du lac.

Là fut remarqué, entre mille choses remarquables, un petit minoi charmant de sauvage naïveté, portant avec aisance une tête admirablement attachée au col, puis des détails singuliers.

Le retour est charmant et le lac enchanteur cette fois.

Figurez-vous une immense nappe d'eau paisible, au milieu du bois, ayant des brises fraîches, de grands arbres qui se mirent depuis des mille ans, encadrée de montagnes tapissées des feuilles colorées de septembre, ayant des algues marines, des oiseaux qui chantent ; cela vous semble la nature se riant de l'industrie au sein de sa sauvagerie sainte.

L'homme soupire bien après ces travaux du génie qui bientôt auront vivifié tout cela ; mais l'âme éprouve d'avance un regret en songeant à la perte de ce repos magnifique que l'on ose à peine troubler en passant par une parole trop vive, un rire trop gai.

Le soleil se coucha beaucoup plus tôt que nous ce soir-là, et il se leva plus tard. Ce grand curieux, blasé sans doute des immenses beautés de la nature, son éternelle maîtresse, semble avoir pris des habitudes d'écolier. En voyant tout cela on le trouve ingrat, on serait tenté de l'appeler bourgeois.

Ce matin-là, il y avait dans cette énorme solitude de l'air frais, des eaux fraîches, des souffles caressants, des tons de lumière indiscibles se reflétant jusqu'aux profondeurs du lac. Il y avait de la nature partout, de cette nature de Pété qui finit et de l'automne qui va poindre ; il y avait de la divinité cachée au sein de ces beautés profondes ; il y avait de tout ce que devine l'âme, il y avait de l'amour, il y avait de tout ce qui fait l'ambition humaine, il y avait du bonheur.

À dix heures, mon ami et moi laissons la vallée pour revenir à notre colonie de St. Moïse. À midi nous tirions au sort pour connaître notre route, et le sort nous lança dans les profondeurs du vieux chemin Kempt.

Notre premier pas nous jeta dans un ravin de deux cents pieds au-dessus d'un horizon d'un demi-mille ; c'était plus que décourageant, c'était infecte, comme dirait... je sais bien qui !

Puis nous entrons dans la boue, dans l'eau, dans des saletés atroces.

Evidemment l'auteur du *Miroir des âmes* a passé par le chemin Kempt en conduisant ses élus.

Après deux milles de troubles, de misères mêmes, nous arrivons à un plateau. On s'arrête, je scrute l'horizon, je reconnais la mer, je vois même une flèche d'église ; pas du tout, la mer que je vois est une forêt noyée dans les vapeurs ambiantes d'une belle journée, et ma flèche d'église, une épingle sèche que j'ai passé il y a un quart d'heure et qui se mire dans une grande lumière qu'on ne comprend plus.

J'ai bien lu quelque chose des mirages sur mer, mais je n'ai rien vu de comparable à ces mirages étranges enfouis dans les angles des forêts et des ravins.

Il faut dire que le chemin Kempt est riche d'une spécialité, il est constitué de forêts, d'angles et de ravins, mais des ravins qui semblent des précipices.

Ici, voyez-vous, il nous semble être engloutis dans la grande Nature. Vers deux heures, nous étions très-occupés à gravir une montée abrupte qui nous avait préalablement forcé de laisser la voiture. Nous montions avec un espoir au ventre,